

tenir tout ce que la Genèse dit y avoir été renfermé, les défenseurs de la révélation biblique calculent ces dimensions d'après les données fournies par le livre sacré; ils trouvent au fond de cale 622,500 pieds cubes et au troisième étage 415,000 pieds cubes; c'est sans doute là qu'on a mis les provisions de toute nature, et ces deux parties de l'arche pouvaient en contenir jusqu'à concurrence de 983,510 hectolitres. Les premiers et le second étage, qui avaient chacun 41,500 pieds carrés, étaient réservés aux animaux; le premier contenait sans doute les plus grands; on pouvait y faire tenir à l'aise 376 couples. Le second, destiné aux oiseaux et aux petits animaux, était divisé en cages superposées de trois pieds de haut et pouvait loger 15,501 espèces, sans parler de 16,000 espèces d'insectes que Noé dut placer par-ci par-là. L'arche aurait donc logé 16,137 espèces, tant mammifères qu'oiseaux et reptiles, et 16,000 espèces d'insectes. Les naturalistes trouveront sans doute que c'est bien peu pour l'universalité des animaux; mais ne chichonnons qu'elle admette que toutes les espèces fussent suffisamment abondantes pour nourrir pendant douze mois 16,137 espèces d'animaux et 16,000 espèces d'insectes, d'autant plus qu'il y avait un certain nombre d'espèces carnivores et de prédateurs qui devaient trouver leur place pour les animaux destinés à les nourrir; mais ceux-là n'avaient besoin ni d'autant d'eau, ni d'autant de nourriture que les autres. D'ailleurs les eaux du déluge ont pu arriver dans les montagnes, et les animaux que Noé a sans doute pêchés à la ligne pour les servir aux carnivores, et à défaut de cadavres il aura pêché des poissons. Quant aux soins à donner à tant d'animaux, rien de plus facile à expliquer. L'eau dévalait sans doute dans les arroyes des animaux par des canaux qui la recevaient du toit, disposé en plat-bord, et cette même eau pouvait être aisément introduite dans les étables pour les nettoyer.

Pour ce qui est de la distribution de la nourriture, Noé avait dû s'adresser à d'habiles mécaniciens qui sans doute ménagèrent des trappes ou d'autres communications entre les divers étages, de façon que la distribution s'opérât sans peine et sans fatigue.

Quant au rassemblement de tous ces animaux de climats si opposés, Dieu, qui les avait créés et qui voulait les conserver, a sans doute inspiré à Noé ou à sept couples de chaque espèce, et qui les introduisait dans l'arche au fur et à mesure qu'ils se présentaient.

Nous n'avons rien à dire après une réponse si précise. Nous ferons seulement remarquer que les découvertes de plus en plus nombreuses d'ossements fossiles ont démontré avec évidence l'impossibilité de faire entrer tous les animaux dans l'arche. On a grandeur de cette maison ne pouvait suffire à contenir tous les mammifères, tous les reptiles gigantesques dont les excavations du sol nous ont découverts les débris, et alors il faudrait conclure que Dieu avait abandonné un grand nombre d'animaux à la destruction, ou l'on est obligé de rapporter leur existence à une création antérieure dont la Bible n'aurait rien dit et dont la disparition avait fait place à l'ordre actuel, deux résultats également contraires à l'orthodoxie.

Le récit de la Genèse, dit M. Maury, témoigne d'ailleurs d'idées cosmogoniques fort grossières. Selon le livre sacré, c'est par une pluie diluviale qui s'échappa à travers les fenêtres du ciel que la terre est inondée. Cette explication caduque, au point de vue même de la conception uranologique qui se montre dans les premières lignes du texte hébreu. Le firmament y est décrit comme servant à retenir les eaux du ciel, et naturellement, quand les fenêtres ou échues de cette voûte solide viennent à s'ouvrir, l'eau s'écoule.

« Les sources du grand abîme, ajoute la Genèse, jaillirent en même temps. » Cette nouvelle circonstance indique qu'on supposait, dans la profondeur de la terre, de vastes réservoirs naturels d'où l'eau sort comme d'une source abondante. Ce sont là des notions qui peuvent avoir cours dans l'enfance de la civilisation, mais qui deviennent ridicules dès que la véritable science commence à les éclairer de sa lumière.

Les croyants ont appelé la géologie au secours de leur foi, et ils ont prétendu que le déluge biblique était la principale cause des nombreux phénomènes géologiques qu'on observe à la surface du globe, et particulièrement de tous les débris fossiles que l'on rencontre dans diverses couches généralement appelées fossilifères. Les fossiles furent donc produits par eux-mêmes, comme des médailles commémoratives du déluge.

« A l'époque où l'on commença à étudier la géologie, dit Lyell, on pensa généralement que les coquilles marines, et autres fossiles, étaient le résultat et la preuve du déluge de Noé. Mais, depuis, il est évident que ceux qui ont étudié avec soin les phénomènes ont rejeté cette opinion. On peut supposer qu'une inondation passagère laisse à nu et la dernière elle-même sur la surface des montagnes isolées de l'évidence, par être déposés pendant les quarante jours que la Bible assigne au déluge; plusieurs sont l'œuvre de milliers d'années, et le cataclysme biblique ne peut les expliquer. Cuvier lui-même, le plus célèbre de ceux qui ont entrepris cette tâche impossible de concilier la science et la foi, n'a

pas aucun rapport avec les habitants originelles et la nature des êtres qu'ils représentent; on ne trouve guère, par exemple, associés ensemble ceux qui ont vécu dans les eaux profondes et ceux qui ont vécu dans les eaux basses, les espèces côtières et celles qui s'éloignaient des bords, celles qui se plaisaient dans les eaux saumâtres et celles qui recherchaient les eaux salées. Quelques écrivains modernes, qui ignorent pas que les corps fossiles ne peuvent pas tous être rapportés au déluge, ont pensé que ces corps, ainsi que les couches dans lesquelles ils sont renfermés, pouvaient avoir été déposés dans le lit de l'Océan pendant la période qui s'est écoulée entre la création de l'homme et le déluge. Ils ont imaginé que le lit antédiluvien de l'Océan, après avoir été le réceptacle de plusieurs dépôts stratifiés, serait devenu, à l'époque du déluge, le continent que nous habitons, et que les anciens continents auraient été submergés et transformés en ce qui forme le lit actuel des mers. Cette hypothèse, quoiqu'elle soit préférable à la théorie diluvienne, puisqu'elle admet que toutes les espèces fossilifères ont été successivement déposées par les eaux, est encore tout à fait insuffisante pour expliquer les révolutions répétées que la terre a subies; elle ne saurait non plus rendre compte des indications qui nous sont données par la mesure du temps pendant lequel les eaux diluviennes se sont exhaussées et abaissées, et de la mesure du temps pendant lequel les eaux diluviennes se sont exhaussées et abaissées, et de la mesure du temps pendant lequel les eaux diluviennes se sont exhaussées et abaissées, et de la mesure du temps pendant lequel les eaux diluviennes se sont exhaussées et abaissées.

« Quant au rassemblement de tous ces animaux de climats si opposés, Dieu, qui les avait créés et qui voulait les conserver, a sans doute inspiré à Noé ou à sept couples de chaque espèce, et qui les introduisait dans l'arche au fur et à mesure qu'ils se présentaient.

« Les sources du grand abîme, ajoute la Genèse, jaillirent en même temps. » Cette nouvelle circonstance indique qu'on supposait, dans la profondeur de la terre, de vastes réservoirs naturels d'où l'eau sort comme d'une source abondante. Ce sont là des notions qui peuvent avoir cours dans l'enfance de la civilisation, mais qui deviennent ridicules dès que la véritable science commence à les éclairer de sa lumière.

Les croyants ont appelé la géologie au secours de leur foi, et ils ont prétendu que le déluge biblique était la principale cause des nombreux phénomènes géologiques qu'on observe à la surface du globe, et particulièrement de tous les débris fossiles que l'on rencontre dans diverses couches généralement appelées fossilifères. Les fossiles furent donc produits par eux-mêmes, comme des médailles commémoratives du déluge.

« A l'époque où l'on commença à étudier la géologie, dit Lyell, on pensa généralement que les coquilles marines, et autres fossiles, étaient le résultat et la preuve du déluge de Noé. Mais, depuis, il est évident que ceux qui ont étudié avec soin les phénomènes ont rejeté cette opinion. On peut supposer qu'une inondation passagère laisse à nu et la dernière elle-même sur la surface des montagnes isolées de l'évidence, par être déposés pendant les quarante jours que la Bible assigne au déluge; plusieurs sont l'œuvre de milliers d'années, et le cataclysme biblique ne peut les expliquer. Cuvier lui-même, le plus célèbre de ceux qui ont entrepris cette tâche impossible de concilier la science et la foi, n'a

pas toujours tenu les habitants originelles et la nature des êtres qu'ils représentent; on ne trouve guère, par exemple, associés ensemble ceux qui ont vécu dans les eaux profondes et ceux qui ont vécu dans les eaux basses, les espèces côtières et celles qui s'éloignaient des bords, celles qui se plaisaient dans les eaux saumâtres et celles qui recherchaient les eaux salées. Quelques écrivains modernes, qui ignorent pas que les corps fossiles ne peuvent pas tous être rapportés au déluge, ont pensé que ces corps, ainsi que les couches dans lesquelles ils sont renfermés, pouvaient avoir été déposés dans le lit de l'Océan pendant la période qui s'est écoulée entre la création de l'homme et le déluge. Ils ont imaginé que le lit antédiluvien de l'Océan, après avoir été le réceptacle de plusieurs dépôts stratifiés, serait devenu, à l'époque du déluge, le continent que nous habitons, et que les anciens continents auraient été submergés et transformés en ce qui forme le lit actuel des mers. Cette hypothèse, quoiqu'elle soit préférable à la théorie diluvienne, puisqu'elle admet que toutes les espèces fossilifères ont été successivement déposées par les eaux, est encore tout à fait insuffisante pour expliquer les révolutions répétées que la terre a subies; elle ne saurait non plus rendre compte des indications qui nous sont données par la mesure du temps pendant lequel les eaux diluviennes se sont exhaussées et abaissées, et de la mesure du temps pendant lequel les eaux diluviennes se sont exhaussées et abaissées.

« Quant au rassemblement de tous ces animaux de climats si opposés, Dieu, qui les avait créés et qui voulait les conserver, a sans doute inspiré à Noé ou à sept couples de chaque espèce, et qui les introduisait dans l'arche au fur et à mesure qu'ils se présentaient.

« Les sources du grand abîme, ajoute la Genèse, jaillirent en même temps. » Cette nouvelle circonstance indique qu'on supposait, dans la profondeur de la terre, de vastes réservoirs naturels d'où l'eau sort comme d'une source abondante. Ce sont là des notions qui peuvent avoir cours dans l'enfance de la civilisation, mais qui deviennent ridicules dès que la véritable science commence à les éclairer de sa lumière.

Les croyants ont appelé la géologie au secours de leur foi, et ils ont prétendu que le déluge biblique était la principale cause des nombreux phénomènes géologiques qu'on observe à la surface du globe, et particulièrement de tous les débris fossiles que l'on rencontre dans diverses couches généralement appelées fossilifères. Les fossiles furent donc produits par eux-mêmes, comme des médailles commémoratives du déluge.

« A l'époque où l'on commença à étudier la géologie, dit Lyell, on pensa généralement que les coquilles marines, et autres fossiles, étaient le résultat et la preuve du déluge de Noé. Mais, depuis, il est évident que ceux qui ont étudié avec soin les phénomènes ont rejeté cette opinion. On peut supposer qu'une inondation passagère laisse à nu et la dernière elle-même sur la surface des montagnes isolées de l'évidence, par être déposés pendant les quarante jours que la Bible assigne au déluge; plusieurs sont l'œuvre de milliers d'années, et le cataclysme biblique ne peut les expliquer. Cuvier lui-même, le plus célèbre de ceux qui ont entrepris cette tâche impossible de concilier la science et la foi, n'a

pas toujours tenu les habitants originelles et la nature des êtres qu'ils représentent; on ne trouve guère, par exemple, associés ensemble ceux qui ont vécu dans les eaux profondes et ceux qui ont vécu dans les eaux basses, les espèces côtières et celles qui s'éloignaient des bords, celles qui se plaisaient dans les eaux saumâtres et celles qui recherchaient les eaux salées. Quelques écrivains modernes, qui ignorent pas que les corps fossiles ne peuvent pas tous être rapportés au déluge, ont pensé que ces corps, ainsi que les couches dans lesquelles ils sont renfermés, pouvaient avoir été déposés dans le lit de l'Océan pendant la période qui s'est écoulée entre la création de l'homme et le déluge. Ils ont imaginé que le lit antédiluvien de l'Océan, après avoir été le réceptacle de plusieurs dépôts stratifiés, serait devenu, à l'époque du déluge, le continent que nous habitons, et que les anciens continents auraient été submergés et transformés en ce qui forme le lit actuel des mers. Cette hypothèse, quoiqu'elle soit préférable à la théorie diluvienne, puisqu'elle admet que toutes les espèces fossilifères ont été successivement déposées par les eaux, est encore tout à fait insuffisante pour expliquer les révolutions répétées que la terre a subies; elle ne saurait non plus rendre compte des indications qui nous sont données par la mesure du temps pendant lequel les eaux diluviennes se sont exhaussées et abaissées, et de la mesure du temps pendant lequel les eaux diluviennes se sont exhaussées et abaissées.

« Quant au rassemblement de tous ces animaux de climats si opposés, Dieu, qui les avait créés et qui voulait les conserver, a sans doute inspiré à Noé ou à sept couples de chaque espèce, et qui les introduisait dans l'arche au fur et à mesure qu'ils se présentaient.

« Les sources du grand abîme, ajoute la Genèse, jaillirent en même temps. » Cette nouvelle circonstance indique qu'on supposait, dans la profondeur de la terre, de vastes réservoirs naturels d'où l'eau sort comme d'une source abondante. Ce sont là des notions qui peuvent avoir cours dans l'enfance de la civilisation, mais qui deviennent ridicules dès que la véritable science commence à les éclairer de sa lumière.

Les croyants ont appelé la géologie au secours de leur foi, et ils ont prétendu que le déluge biblique était la principale cause des nombreux phénomènes géologiques qu'on observe à la surface du globe, et particulièrement de tous les débris fossiles que l'on rencontre dans diverses couches généralement appelées fossilifères. Les fossiles furent donc produits par eux-mêmes, comme des médailles commémoratives du déluge.

« A l'époque où l'on commença à étudier la géologie, dit Lyell, on pensa généralement que les coquilles marines, et autres fossiles, étaient le résultat et la preuve du déluge de Noé. Mais, depuis, il est évident que ceux qui ont étudié avec soin les phénomènes ont rejeté cette opinion. On peut supposer qu'une inondation passagère laisse à nu et la dernière elle-même sur la surface des montagnes isolées de l'évidence, par être déposés pendant les quarante jours que la Bible assigne au déluge; plusieurs sont l'œuvre de milliers d'années, et le cataclysme biblique ne peut les expliquer. Cuvier lui-même, le plus célèbre de ceux qui ont entrepris cette tâche impossible de concilier la science et la foi, n'a

pas toujours tenu les habitants originelles et la nature des êtres qu'ils représentent; on ne trouve guère, par exemple, associés ensemble ceux qui ont vécu dans les eaux profondes et ceux qui ont vécu dans les eaux basses, les espèces côtières et celles qui s'éloignaient des bords, celles qui se plaisaient dans les eaux saumâtres et celles qui recherchaient les eaux salées. Quelques écrivains modernes, qui ignorent pas que les corps fossiles ne peuvent pas tous être rapportés au déluge, ont pensé que ces corps, ainsi que les couches dans lesquelles ils sont renfermés, pouvaient avoir été déposés dans le lit de l'Océan pendant la période qui s'est écoulée entre la création de l'homme et le déluge. Ils ont imaginé que le lit antédiluvien de l'Océan, après avoir été le réceptacle de plusieurs dépôts stratifiés, serait devenu, à l'époque du déluge, le continent que nous habitons, et que les anciens continents auraient été submergés et transformés en ce qui forme le lit actuel des mers. Cette hypothèse, quoiqu'elle soit préférable à la théorie diluvienne, puisqu'elle admet que toutes les espèces fossilifères ont été successivement déposées par les eaux, est encore tout à fait insuffisante pour expliquer les révolutions répétées que la terre a subies; elle ne saurait non plus rendre compte des indications qui nous sont données par la mesure du temps pendant lequel les eaux diluviennes se sont exhaussées et abaissées, et de la mesure du temps pendant lequel les eaux diluviennes se sont exhaussées et abaissées.

« Quant au rassemblement de tous ces animaux de climats si opposés, Dieu, qui les avait créés et qui voulait les conserver, a sans doute inspiré à Noé ou à sept couples de chaque espèce, et qui les introduisait dans l'arche au fur et à mesure qu'ils se présentaient.

« Les sources du grand abîme, ajoute la Genèse, jaillirent en même temps. » Cette nouvelle circonstance indique qu'on supposait, dans la profondeur de la terre, de vastes réservoirs naturels d'où l'eau sort comme d'une source abondante. Ce sont là des notions qui peuvent avoir cours dans l'enfance de la civilisation, mais qui deviennent ridicules dès que la véritable science commence à les éclairer de sa lumière.

Les croyants ont appelé la géologie au secours de leur foi, et ils ont prétendu que le déluge biblique était la principale cause des nombreux phénomènes géologiques qu'on observe à la surface du globe, et particulièrement de tous les débris fossiles que l'on rencontre dans diverses couches généralement appelées fossilifères. Les fossiles furent donc produits par eux-mêmes, comme des médailles commémoratives du déluge.

« A l'époque où l'on commença à étudier la géologie, dit Lyell, on pensa généralement que les coquilles marines, et autres fossiles, étaient le résultat et la preuve du déluge de Noé. Mais, depuis, il est évident que ceux qui ont étudié avec soin les phénomènes ont rejeté cette opinion. On peut supposer qu'une inondation passagère laisse à nu et la dernière elle-même sur la surface des montagnes isolées de l'évidence, par être déposés pendant les quarante jours que la Bible assigne au déluge; plusieurs sont l'œuvre de milliers d'années, et le cataclysme biblique ne peut les expliquer. Cuvier lui-même, le plus célèbre de ceux qui ont entrepris cette tâche impossible de concilier la science et la foi, n'a

pas toujours tenu les habitants originelles et la nature des êtres qu'ils représentent; on ne trouve guère, par exemple, associés ensemble ceux qui ont vécu dans les eaux profondes et ceux qui ont vécu dans les eaux basses, les espèces côtières et celles qui s'éloignaient des bords, celles qui se plaisaient dans les eaux saumâtres et celles qui recherchaient les eaux salées. Quelques écrivains modernes, qui ignorent pas que les corps fossiles ne peuvent pas tous être rapportés au déluge, ont pensé que ces corps, ainsi que les couches dans lesquelles ils sont renfermés, pouvaient avoir été déposés dans le lit de l'Océan pendant la période qui s'est écoulée entre la création de l'homme et le déluge. Ils ont imaginé que le lit antédiluvien de l'Océan, après avoir été le réceptacle de plusieurs dépôts stratifiés, serait devenu, à l'époque du déluge, le continent que nous habitons, et que les anciens continents auraient été submergés et transformés en ce qui forme le lit actuel des mers. Cette hypothèse, quoiqu'elle soit préférable à la théorie diluvienne, puisqu'elle admet que toutes les espèces fossilifères ont été successivement déposées par les eaux, est encore tout à fait insuffisante pour expliquer les révolutions répétées que la terre a subies; elle ne saurait non plus rendre compte des indications qui nous sont données par la mesure du temps pendant lequel les eaux diluviennes se sont exhaussées et abaissées, et de la mesure du temps pendant lequel les eaux diluviennes se sont exhaussées et abaissées.

« Quant au rassemblement de tous ces animaux de climats si opposés, Dieu, qui les avait créés et qui voulait les conserver, a sans doute inspiré à Noé ou à sept couples de chaque espèce, et qui les introduisait dans l'arche au fur et à mesure qu'ils se présentaient.

« Les sources du grand abîme, ajoute la Genèse, jaillirent en même temps. » Cette nouvelle circonstance indique qu'on supposait, dans la profondeur de la terre, de vastes réservoirs naturels d'où l'eau sort comme d'une source abondante. Ce sont là des notions qui peuvent avoir cours dans l'enfance de la civilisation, mais qui deviennent ridicules dès que la véritable science commence à les éclairer de sa lumière.

Les croyants ont appelé la géologie au secours de leur foi, et ils ont prétendu que le déluge biblique était la principale cause des nombreux phénomènes géologiques qu'on observe à la surface du globe, et particulièrement de tous les débris fossiles que l'on rencontre dans diverses couches généralement appelées fossilifères. Les fossiles furent donc produits par eux-mêmes, comme des médailles commémoratives du déluge.

« A l'époque où l'on commença à étudier la géologie, dit Lyell, on pensa généralement que les coquilles marines, et autres fossiles, étaient le résultat et la preuve du déluge de Noé. Mais, depuis, il est évident que ceux qui ont étudié avec soin les phénomènes ont rejeté cette opinion. On peut supposer qu'une inondation passagère laisse à nu et la dernière elle-même sur la surface des montagnes isolées de l'évidence, par être déposés pendant les quarante jours que la Bible assigne au déluge; plusieurs sont l'œuvre de milliers d'années, et le cataclysme biblique ne peut les expliquer. Cuvier lui-même, le plus célèbre de ceux qui ont entrepris cette tâche impossible de concilier la science et la foi, n'a

pas toujours tenu les habitants originelles et la nature des êtres qu'ils représentent; on ne trouve guère, par exemple, associés ensemble ceux qui ont vécu dans les eaux profondes et ceux qui ont vécu dans les eaux basses, les espèces côtières et celles qui s'éloignaient des bords, celles qui se plaisaient dans les eaux saumâtres et celles qui recherchaient les eaux salées. Quelques écrivains modernes, qui ignorent pas que les corps fossiles ne peuvent pas tous être rapportés au déluge, ont pensé que ces corps, ainsi que les couches dans lesquelles ils sont renfermés, pouvaient avoir été déposés dans le lit de l'Océan pendant la période qui s'est écoulée entre la création de l'homme et le déluge. Ils ont imaginé que le lit antédiluvien de l'Océan, après avoir été le réceptacle de plusieurs dépôts stratifiés, serait devenu, à l'époque du déluge, le continent que nous habitons, et que les anciens continents auraient été submergés et transformés en ce qui forme le lit actuel des mers. Cette hypothèse, quoiqu'elle soit préférable à la théorie diluvienne, puisqu'elle admet que toutes les espèces fossilifères ont été successivement déposées par les eaux, est encore tout à fait insuffisante pour expliquer les révolutions répétées que la terre a subies; elle ne saurait non plus rendre compte des indications qui nous sont données par la mesure du temps pendant lequel les eaux diluviennes se sont exhaussées et abaissées, et de la mesure du temps pendant lequel les eaux diluviennes se sont exhaussées et abaissées.

« Quant au rassemblement de tous ces animaux de climats si opposés, Dieu, qui les avait créés et qui voulait les conserver, a sans doute inspiré à Noé ou à sept couples de chaque espèce, et qui les introduisait dans l'arche au fur et à mesure qu'ils se présentaient.

« Les sources du grand abîme, ajoute la Genèse, jaillirent en même temps. » Cette nouvelle circonstance indique qu'on supposait, dans la profondeur de la terre, de vastes réservoirs naturels d'où l'eau sort comme d'une source abondante. Ce sont là des notions qui peuvent avoir cours dans l'enfance de la civilisation, mais qui deviennent ridicules dès que la véritable science commence à les éclairer de sa lumière.

Les croyants ont appelé la géologie au secours de leur foi, et ils ont prétendu que le déluge biblique était la principale cause des nombreux phénomènes géologiques qu'on observe à la surface du globe, et particulièrement de tous les débris fossiles que l'on rencontre dans diverses couches généralement appelées fossilifères. Les fossiles furent donc produits par eux-mêmes, comme des médailles commémoratives du déluge.

« A l'époque où l'on commença à étudier la géologie, dit Lyell, on pensa généralement que les coquilles marines, et autres fossiles, étaient le résultat et la preuve du déluge de Noé. Mais, depuis, il est évident que ceux qui ont étudié avec soin les phénomènes ont rejeté cette opinion. On peut supposer qu'une inondation passagère laisse à nu et la dernière elle-même sur la surface des montagnes isolées de l'évidence, par être déposés pendant les quarante jours que la Bible assigne au déluge; plusieurs sont l'œuvre de milliers d'années, et le cataclysme biblique ne peut les expliquer. Cuvier lui-même, le plus célèbre de ceux qui ont entrepris cette tâche impossible de concilier la science et la foi, n'a

pas toujours tenu les habitants originelles et la nature des êtres qu'ils représentent; on ne trouve guère, par exemple, associés ensemble ceux qui ont vécu dans les eaux profondes et ceux qui ont vécu dans les eaux basses, les espèces côtières et celles qui s'éloignaient des bords, celles qui se plaisaient dans les eaux saumâtres et celles qui recherchaient les eaux salées. Quelques écrivains modernes, qui ignorent pas que les corps fossiles ne peuvent pas tous être rapportés au déluge, ont pensé que ces corps, ainsi que les couches dans lesquelles ils sont renfermés, pouvaient avoir été déposés dans le lit de l'Océan pendant la période qui s'est écoulée entre la création de l'homme et le déluge. Ils ont imaginé que le lit antédiluvien de l'Océan, après avoir été le réceptacle de plusieurs dépôts stratifiés, serait devenu, à l'époque du déluge, le continent que nous habitons, et que les anciens continents auraient été submergés et transformés en ce qui forme le lit actuel des mers. Cette hypothèse, quoiqu'elle soit préférable à la théorie diluvienne, puisqu'elle admet que toutes les espèces fossilifères ont été successivement déposées par les eaux, est encore tout à fait insuffisante pour expliquer les révolutions répétées que la terre a subies; elle ne saurait non plus rendre compte des indications qui nous sont données par la mesure du temps pendant lequel les eaux diluviennes se sont exhaussées et abaissées, et de la mesure du temps pendant lequel les eaux diluviennes se sont exhaussées et abaissées.

« Quant au rassemblement de tous ces animaux de climats si opposés, Dieu, qui les avait créés et qui voulait les conserver, a sans doute inspiré à Noé ou à sept couples de chaque espèce, et qui les introduisait dans l'arche au fur et à mesure qu'ils se présentaient.

« Les sources du grand abîme, ajoute la Genèse, jaillirent en même temps. » Cette nouvelle circonstance indique qu'on supposait, dans la profondeur de la terre, de vastes réservoirs naturels d'où l'eau sort comme d'une source abondante. Ce sont là des notions qui peuvent avoir cours dans l'enfance de la civilisation, mais qui deviennent ridicules dès que la véritable science commence à les éclairer de sa lumière.

Les croyants ont appelé la géologie au secours de leur foi, et ils ont prétendu que le déluge biblique était la principale cause des nombreux phénomènes géologiques qu'on observe à la surface du globe, et particulièrement de tous les débris fossiles que l'on rencontre dans diverses couches généralement appelées fossilifères. Les fossiles furent donc produits par eux-mêmes, comme des médailles commémoratives du déluge.

« A l'époque où l'on commença à étudier la géologie, dit Lyell, on pensa généralement que les coquilles marines, et autres fossiles, étaient le résultat et la preuve du déluge de Noé. Mais, depuis, il est évident que ceux qui ont étudié avec soin les phénomènes ont rejeté cette opinion. On peut supposer qu'une inondation passagère laisse à nu et la dernière elle-même sur la surface des montagnes isolées de l'évidence, par être déposés pendant les quarante jours que la Bible assigne au déluge; plusieurs sont l'œuvre de milliers d'années, et le cataclysme biblique ne peut les expliquer. Cuvier lui-même, le plus célèbre de ceux qui ont entrepris cette tâche impossible de concilier la science et la foi, n'a

peurs, se condensant, seraient retombées en pluie, et les plaines aurai été noyées sous ce volcan de boue. L'inondation des plaines des Alpes et de toutes les dépressions de l'Europe septentrionale. On trouve sur ce point et dans son intérieur une foule de blocs que l'on désigne sous le nom caractéristique et significatif de *blocs erratiques*, et qui sont soulevés d'un volume considérable. Tel est, par exemple, le bloc de granit que l'on a trouvé en Russie, et qui a servi à tailler le piédestal de la statue de Pierre le Grand à Saint-Petersbourg. Dans l'intérieur de la Russie, dont le sol est formé par le terrain de transition, terrain permien, la présence de ces blocs de granit ne peut s'expliquer que par son transport mécanique sur les glaces, entraînées elles-mêmes par un courant diluvien. Tel est encore un autre bloc de granit, au poids de 300,000 kilogr., qui fut trouvé sur le sable, dans les plaines septentrionales de la Prusse, et dont on a fait une immense coupe pour le musée de Berlin. Ces blocs erratiques, que l'on rencontre dans les plaines de la Russie, de la Pologne, de la Prusse et même de certaines parties orientales de l'Angleterre, sont composés, comme on vient de le voir par les deux exemples que nous venons de citer, de roches absolument étrangères à la région où ils gisent actuellement. Appartenant aux terrains primitifs de la Norvège, ils ont été certainement entraînés par les glaces à l'époque du déluge du Nord. Quelle immense force d'impulsion primitive avaient dû les glaces, et c'est à-dire sous la continuité du frottement pendant un long transport, tout indique que ces dénudations du sol, ces déplacements des corps les plus lourds à de grandes distances, le résultat du soulèvement d'une vaste étendue de terrain, et d'un flot immense a été lancé soudainement à l'intérieur des terres; il a tout ravagé sur son passage; il a raviné profondément le sol, entraînant les roches et les fragments de toutes sortes qu'il emportait dans sa course désordonnée. On donne le nom scientifique de *diluvium* au terrain remué et bouleversé qui, par son homogénéité, accuse à nos yeux le rapide passage de phénomènes courants des eaux, et l'on désigne par le nom vulgaire de *déluge* le phénomène en lui-même. A quelle cause attribuer ce subit et temporaire envahissement des continents par un courant d'eau rapide, mais passager? Au soulèvement d'une vaste étendue de terrain, à la formation d'une montagne dans le voisinage ou dans le bassin même des mers. Le terrain, subitement élevé par un mouvement de bas en haut de l'écorce terrestre, à par contre-coup, violemment ébranlé les eaux, et à leur tour, sous l'effet de notre globe. Par cette brusque impulsion, ces eaux ont été lancées dans l'intérieur des terres; elles ont produit dans les plaines de terribles inondations; elles ont pour un moment couvert le sol de leurs vagues furieuses, mêlées aux débris des terrains dévastés par leur envahissement subit. Ce phénomène, toutefois, n'a pas été de longue durée; il a cessé avec la cause qui l'avait produit. Il a été brusquement fini par disparaître, laissant sur sa trace de déplaçer une certaine quantité d'air atmosphérique, tandis que la formation soudaine d'un haut-fond aurait nécessairement pour effet de déplaçer une masse d'air considérable qui, se trouvant élevée à une très-grande hauteur, inonderait une très-vaste étendue de continent et en occasionnerait la submersion permanente.

Un autre côté, si l'on se borne à considérer les *déluges* comme étant le résultat de causes existantes, Lyell croit que celles auxquelles on doit principalement les attribuer sont, d'une part, le débordement des eaux d'un grand lac situé à une élévation de beaucoup supérieure à celle de la mer, et de l'autre, la précipitation d'un courant marin sur des terres plus basses que le niveau moyen de l'Océan.

Un grand nombre de *déluges* locaux sont dus à des causes analogues. Les uns ont été déterminés par la rupture d'un barrage, les autres par des tremblements de terre, des affaissements du sol ou les violences de l'océan circulaire. Le plus célèbre *déluge* historique causé par la rupture d'un barrage est le *déluge* de Mareb. Les habitants de cette partie de l'Yémen, pour se préserver des torrents qui, à l'époque des pluies, dévalaient leurs cultures, et se ménager des irrigations pour les temps de sécheresse, avaient imaginé de couper la vallée par un immense barrage à l'endroit où elle débouche dans la plaine; ils s'étaient ainsi procuré un lac qui se remplissait pendant les pluies en retenant toute l'eau des torrents, et qui se vidait peu à peu durant l'été, en fournissant aux campagnes l'eau dont elles avaient besoin. Par suite de ce système, le Mareb était devenu une des principales et les plus cultivées et les plus puissantes de l'Arabie. Mais le tremblement des montagnes de la Norvège, portant dans les régions qui forment aujourd'hui la Suède et la Norvège, la Russie d'Europe et le nord de l'Allemagne, commença à se répandre avec de terribles violences sur le Mareb, qui le dévasta entièrement. Les fugitifs se dispersèrent, pour étaler de nouvelles blessures dans toute l'Arabie, à laquelle ils imprimèrent un nouveau caractère. C'est à cette émigration fameuse que les peuples de l'étendue et l'intensité des ravages occasionnés par ce violent cataclysme. Les preuves

physiques de ce *déluge* du nord de l'Europe résultent pour nous de l'immense manteau de terrain meuble qui couvre aujourd'hui toutes les plaines et toutes les dépressions de l'Europe septentrionale. On trouve sur ce point et dans son intérieur une foule de blocs que l'on désigne sous le nom caractéristique et significatif de *blocs erratiques*, et qui sont soulevés d'un volume considérable. Tel est, par exemple, le bloc de granit que l'on a trouvé en Russie, et qui a servi à tailler le piédestal de la statue de Pierre le Grand à Saint-Petersbourg. Dans l'intérieur de la Russie, dont le sol est formé par le terrain de transition, terrain permien, la présence de ces blocs de granit ne peut s'expliquer que par son transport mécanique sur les glaces, entraînées elles-mêmes par un courant diluvien. Tel est encore un autre bloc de granit, au poids de 300,000 kilogr., qui fut trouvé sur le sable, dans les plaines septentrionales de la Prusse, et dont on a fait une immense coupe pour le musée de Berlin. Ces blocs erratiques, que l'on rencontre dans les plaines de la Russie, de la Pologne, de la Prusse et même de certaines parties orientales de l'Angleterre, sont composés, comme on vient de le voir par les deux exemples que nous venons de citer, de roches absolument étrangères à la région où ils gisent actuellement. Appartenant aux terrains primitifs de la Norvège, ils ont été certainement entraînés par les glaces à l'époque du déluge du Nord. Quelle immense force d'impulsion primitive avaient dû les glaces, et c'est à-dire sous la continuité du frottement pendant un long transport, tout indique que ces dénudations du sol, ces déplacements des corps les plus lourds à de grandes distances, le résultat du soulèvement d'une vaste étendue de terrain, et d'un flot immense a été lancé soudainement à l'intérieur des terres; il a tout ravagé sur son passage; il a raviné profondément le sol, entraînant les roches et les fragments de toutes sortes qu'il emportait dans sa course désordonnée. On donne le nom scientifique de *diluvium* au terrain remué et bouleversé qui, par son homogénéité, accuse à nos yeux le rapide passage de phénomènes courants des eaux, et l'on désigne par le nom vulgaire de *déluge* le phénomène en lui-même. A quelle cause attribuer ce subit et temporaire envahissement des continents par un courant d'eau rapide, mais passager? Au soulèvement d'une vaste étendue de terrain, à la formation d'une montagne dans le voisinage ou dans le bassin même des mers. Le terrain, subitement élevé par un mouvement de bas en haut de l'écorce terrestre, à par contre-coup, violemment ébranlé les eaux, et à leur tour, sous l'effet de notre globe. Par cette brusque impulsion, ces eaux ont été lancées dans l'intérieur des terres; elles ont produit dans les plaines de terribles inondations; elles ont pour un moment couvert le sol de leurs vagues furieuses, mêlées aux débris des terrains dévastés par leur envahissement subit. Ce phénomène, toutefois, n'a pas été de longue durée; il a cessé avec la cause qui l'avait produit. Il a été brusquement fini par disparaître, laissant sur sa trace de déplaçer une certaine quantité d'air atmosphérique, tandis que la formation soudaine d'un haut-fond aurait nécessairement pour effet de déplaçer une masse d'air considérable qui, se trouvant élevée à une très-grande hauteur, inonderait une très-vaste étendue de continent et en occasionnerait la submersion permanente.

Un autre côté, si l'on se borne à considérer les *déluges* comme étant le résultat de causes existantes, Lyell croit que celles auxquelles on doit principalement les attribuer sont, d'une part, le débordement des eaux d'un grand lac situé à une élévation de beaucoup supérieure à celle de la mer, et de l'autre, la précipitation d'un courant marin sur des terres plus basses que le niveau moyen de l'Océan.

Un grand nombre de *déluges* locaux sont dus à des causes analogues. Les uns ont été déterminés par la rupture d'un barrage, les autres par des tremblements de terre, des affaissements du sol ou les violences de l'océan circulaire. Le plus célèbre *déluge* historique causé par la rupture d'un barrage est le *déluge* de Mareb. Les habitants de cette partie de l'Yémen, pour se préserver des torrents qui, à l'époque des pluies, dévalaient leurs cultures, et se ménager des irrigations pour les temps de sécheresse, avaient imaginé de couper la vallée par un immense barrage à l'endroit où elle débouche dans la plaine; ils s'étaient ainsi procuré un lac qui se remplissait pendant les pluies en retenant toute l'eau des torrents, et qui se vidait peu à peu durant l'été, en fournissant aux campagnes l'eau dont elles avaient besoin. Par suite de ce système, le Mareb était devenu une des principales et les plus cultivées et les plus puissantes de l'Arabie. Mais le tremblement des montagnes de la Norvège, portant dans les régions qui forment aujourd'hui la Suède et la Norvège, la Russie d'Europe et le nord de l'Allemagne, commença à se répandre avec de terribles violences sur le Mareb, qui le dévasta entièrement. Les fugitifs se dispersèrent, pour étaler de nouvelles blessures dans toute l'Arabie, à laquelle ils imprimèrent un nouveau caractère. C'est à cette émigration fameuse que les peuples de l'étendue et l'intensité des ravages occasionnés par ce violent cataclysme. Les preuves

Le *déluge* qui a eu lieu en 1818 dans la vallée de Bagnes fut également causé par la rupture d'un barrage. Des masses considérables de neige et des blocs de glace étant descendus du haut des glaciers du *Crêtroz* dans cette vallée, qui est une des ramifications principales de celle du Rhône dans les Alpes, elle se trouva, au commencement du printemps, entièrement barrée. La digue avait été percée par trois cents pieds de hauteur. Les eaux du torrent n'ayant plus passage accoururent, et grossies par la fonte des neiges, s'accumulèrent promptement. On vit bientôt les eaux, d'une demi-lieue de longueur et de trois cents pieds de hauteur, se précipiter en somme 800 millions de pieds cubes, suspendu derrière une barrière de glaces au-dessus des parties inférieures de la vallée. Les populations s'étrangèrent. On se mit à l'œuvre pour ménager aux eaux un écoulement graduel, et une galerie de 700 pieds de longueur, que les eaux, par leur passage, devaient elles-mêmes creuser peu à peu, fut ouverte à travers la glace. Il n'était resté que deux lieues de la masse totale des eaux, lorsque, les chaudières de l'éte étant survenues, la masse de glace commença à céder; les eaux se précipitèrent dans sa partie inférieure une nouvelle issue, et l'agrandissement des vagues se versèrent en un seul coup dans la vallée. L'inondation fut terrible; c'était un lac tout entier qui marchait à travers le pays et avec un vitesse qui fut d'abord de près de six lieues à l'heure. Les ponts, les portes, les villages, les énormes blocs, pour traverser la mer Baltique et arriver à la place où les contemplent aujourd'hui les regards surpris du géologue ou du penseur. Le *déluge* européen a été le résultat du soulèvement de la formation des Alpes. Il est rempli de débris et de terrains meubles toutes les vall

sèche, se sont vus engloutis par des déluges; les autres, qui peuplaient le sein des eaux, ont été mis à sec avec le fond des mers...

Cuvier termine son Discours sur les révolutions du globe par la conclusion suivante: « Je pense, avec MM. Deluc et Dolomieu, que, s'il y a quelque chose de constaté en zoologie, c'est que la surface de notre globe a été victime d'une grande et subite révolution...

Il faut d'abord se rappeler que le printemps et l'été des peuples qui habitent l'hémisphère boréal correspondent à l'automne et à l'hiver des peuples qui habitent l'hémisphère méridional...

Ainsi la pluralité des déluges est nettement établie par Cuvier. Il est acquis que les continents aujourd'hui habités ont été plusieurs fois mis à sec et ensuite submergés...

Or il paraît aujourd'hui démontré que la masse des comètes, et surtout la constitution de cette masse, sont impuissantes à produire ces résultats. D'autres ont mis ces révolutions, ces déluges, sur le compte du soulèvement des montagnes...

« Il est certain, dit M. de Jouvencel, que tout fait d'accumulation, de déchirement ou de creusement peut, dans la plupart des cas, être aussi bien le résultat d'une cause médiocre agissant longtemps, que d'une cause puissante agissant peu de temps...

Ici se présente l'ingénieuse hypothèse de M. Adhémar. Les submersions et les émergions successives des continents ne pouvant être mises en doute, le problème géologique comporte les deux questions suivantes: 1° Ces submersions sont-elles produites sans règle, au hasard, ou, au contraire, sont-elles assujéties à une loi? 2° Ces submersions ont-elles été produites par des phénomènes? A la première question, M. Adhémar répond que des submersions reconnues une loi de périodicité et qu'elles sont alternatives d'un pôle à l'autre. Il ré-

pond à la seconde question que la périodicité des déluges dépend d'une cause astronomique, de la précession des équinoxes.

L'hypothèse de M. Adhémar est basée sur des données simples empruntées à l'astronomie et à la mécanique. Nous allons exposer ces données aussi succinctement que possible.

Il faut d'abord se rappeler que le printemps et l'été des peuples qui habitent l'hémisphère boréal correspondent à l'automne et à l'hiver des peuples qui habitent l'hémisphère méridional...

Ainsi l'astronomie nous apprend qu'en 1248 la durée totale du printemps et de l'été au pôle de notre hémisphère surpassa de près de trois jours la durée totale de l'automne et de l'hiver comptés au même pôle...

M. Adhémar trouve dans la science un grand nombre de faits intéressants qui, s'expliquent comme conséquences de son hypothèse, viennent la confirmer. On a reconnu que dans l'hémisphère sud, depuis l'époque où nous habitons se refroidissent d'une manière sensible...

Le contraire doit avoir lieu pour le pôle boréal. Si, par exemple, nous prenons pour unité la quantité moyenne de chaleur que le soleil envoie dans une heure, la chaleur accumulée au bout de l'année au pôle boréal sera exprimée par 165, tandis que la chaleur perdue par le pôle austral sera égale à 168 fois celle que le rayonnement enlève dans une heure...

Voilà maintenant quels phénomènes doivent résulter de cette différence alternative de température que présentent les deux hémisphères. Concevons pour un moment le globe terrestre enveloppé d'eau de toutes parts: il est évident que, pendant un hiver du pôle antarctique, il se formera plus de glaces vers ce pôle qu'il ne s'en formera au pôle arctique...

« Ce qu'il y a de certain, dit M. Elie de Beaumont, c'est que, par suite de ce phénomène, s'observe sur la surface du Canada et de la plus grande partie du sol des Etats-Unis d'Amérique, se dirigeant du nord ou sud, et dérivant par conséquent des régions voisines du pôle boréal, des vents qui s'observent dans le nord de l'Europe. Quant à la manière dont l'impulsion une fois produite aurait donné naissance aux effets observés, M. Durocher croit que le déplacement de la masse des eaux avait dû être produit seulement par l'accumulation des glaces du pôle antarctique...

Un autre témoignage scientifique important en faveur de la périodicité des déluges et de la théorie qui en place la cause immédiate dans les glaces polaires est celui de M. Archiac. Il est remarquable, dit cet éminent géologue au sujet du terrain erratique, que dans l'hémisphère sud, depuis le 41° degré jusqu'à l'équateur, on trouve le même phénomène que dans les parties septentrionales de l'ancien et du nouveau monde...

« Je reconnais que M. Dupin est sobre de détails intimes dans ses Mémoires: il ne raconte pas son père ni sa mère; il ne raconte point les amours dont il se mêle; il conte en cinq lignes le chapitre de l'enfance et il arrive droit au déluge; je veux dire à l'histoire de ses plaudoirs et patrocinaux. »

Les mêmes phénomènes se sont produits dans l'Amérique septentrionale, où le sol est jonché de fragments de rochers provenant des régions polaires.

Ces dépôts, recouvrant des contrées immenses, ont quelquefois 60 mètres d'épaisseur; les uns ont la forme de collines allongées dans la direction du nord ou sud; les autres forment de vastes plaines d'une horizontalité presque parfaite.

Voici maintenant comment M. Adhémar se représente l'ordre des phénomènes qui ont dû se produire, d'après sa théorie, pendant le laps de temps écoulé entre les deux déluges.

Première époque. 11,094 ans avant le temps où nous vivons, la somme des nuits du pôle boréal surpassait de 8 fois 24 ou de 192 heures la somme des nuits du pôle austral.

Deuxième époque. A partir du moment où la somme des heures de nuit de notre hémisphère a diminué, ce qui a produit une diminution de froid, les limites de la glacière boréale se sont resserrées, tandis qu'au contraire celles de la calotte australe ont pris de l'extension.

Troisième époque. Lorsque l'augmentation de chaleur eut suffisamment amoitié les glaces du pôle boréal, la débâcle eut lieu; le centre de gravité se déplaçant brusquement, l'équilibre des mers a été rompu, et la masse des eaux passant avec violence au-dessus des continents a produit le déluge.

« Je ne puis que louer l'exactitude et la précision de l'ouvrage de M. de Jouvencel sur les déluges. L'ouvrage est écrit avec une clarté et une précision qui ne se trouvent pas dans les autres ouvrages de ce genre. »

« Je reconnais que M. Dupin est sobre de détails intimes dans ses Mémoires: il ne raconte pas son père ni sa mère; il ne raconte point les amours dont il se mêle; il conte en cinq lignes le chapitre de l'enfance et il arrive droit au déluge; je veux dire à l'histoire de ses plaudoirs et patrocinaux. »

« Je reconnais que M. Dupin est sobre de détails intimes dans ses Mémoires: il ne raconte pas son père ni sa mère; il ne raconte point les amours dont il se mêle; il conte en cinq lignes le chapitre de l'enfance et il arrive droit au déluge; je veux dire à l'histoire de ses plaudoirs et patrocinaux. »

« Je reconnais que M. Dupin est sobre de détails intimes dans ses Mémoires: il ne raconte pas son père ni sa mère; il ne raconte point les amours dont il se mêle; il conte en cinq lignes le chapitre de l'enfance et il arrive droit au déluge; je veux dire à l'histoire de ses plaudoirs et patrocinaux. »

« Je reconnais que M. Dupin est sobre de détails intimes dans ses Mémoires: il ne raconte pas son père ni sa mère; il ne raconte point les amours dont il se mêle; il conte en cinq lignes le chapitre de l'enfance et il arrive droit au déluge; je veux dire à l'histoire de ses plaudoirs et patrocinaux. »

« Je reconnais que M. Dupin est sobre de détails intimes dans ses Mémoires: il ne raconte pas son père ni sa mère; il ne raconte point les amours dont il se mêle; il conte en cinq lignes le chapitre de l'enfance et il arrive droit au déluge; je veux dire à l'histoire de ses plaudoirs et patrocinaux. »

« Je reconnais que M. Dupin est sobre de détails intimes dans ses Mémoires: il ne raconte pas son père ni sa mère; il ne raconte point les amours dont il se mêle; il conte en cinq lignes le chapitre de l'enfance et il arrive droit au déluge; je veux dire à l'histoire de ses plaudoirs et patrocinaux. »

« Je reconnais que M. Dupin est sobre de détails intimes dans ses Mémoires: il ne raconte pas son père ni sa mère; il ne raconte point les amours dont il se mêle; il conte en cinq lignes le chapitre de l'enfance et il arrive droit au déluge; je veux dire à l'histoire de ses plaudoirs et patrocinaux. »

« Je reconnais que M. Dupin est sobre de détails intimes dans ses Mémoires: il ne raconte pas son père ni sa mère; il ne raconte point les amours dont il se mêle; il conte en cinq lignes le chapitre de l'enfance et il arrive droit au déluge; je veux dire à l'histoire de ses plaudoirs et patrocinaux. »

« Je reconnais que M. Dupin est sobre de détails intimes dans ses Mémoires: il ne raconte pas son père ni sa mère; il ne raconte point les amours dont il se mêle; il conte en cinq lignes le chapitre de l'enfance et il arrive droit au déluge; je veux dire à l'histoire de ses plaudoirs et patrocinaux. »

« Je reconnais que M. Dupin est sobre de détails intimes dans ses Mémoires: il ne raconte pas son père ni sa mère; il ne raconte point les amours dont il se mêle; il conte en cinq lignes le chapitre de l'enfance et il arrive droit au déluge; je veux dire à l'histoire de ses plaudoirs et patrocinaux. »

« Je reconnais que M. Dupin est sobre de détails intimes dans ses Mémoires: il ne raconte pas son père ni sa mère; il ne raconte point les amours dont il se mêle; il conte en cinq lignes le chapitre de l'enfance et il arrive droit au déluge; je veux dire à l'histoire de ses plaudoirs et patrocinaux. »

« Je reconnais que M. Dupin est sobre de détails intimes dans ses Mémoires: il ne raconte pas son père ni sa mère; il ne raconte point les amours dont il se mêle; il conte en cinq lignes le chapitre de l'enfance et il arrive droit au déluge; je veux dire à l'histoire de ses plaudoirs et patrocinaux. »

« Je reconnais que M. Dupin est sobre de détails intimes dans ses Mémoires: il ne raconte pas son père ni sa mère; il ne raconte point les amours dont il se mêle; il conte en cinq lignes le chapitre de l'enfance et il arrive droit au déluge; je veux dire à l'histoire de ses plaudoirs et patrocinaux. »

« Je reconnais que M. Dupin est sobre de détails intimes dans ses Mémoires: il ne raconte pas son père ni sa mère; il ne raconte point les amours dont il se mêle; il conte en cinq lignes le chapitre de l'enfance et il arrive droit au déluge; je veux dire à l'histoire de ses plaudoirs et patrocinaux. »

« Je reconnais que M. Dupin est sobre de détails intimes dans ses Mémoires: il ne raconte pas son père ni sa mère; il ne raconte point les amours dont il se mêle; il conte en cinq lignes le chapitre de l'enfance et il arrive droit au déluge; je veux dire à l'histoire de ses plaudoirs et patrocinaux. »

« Je reconnais que M. Dupin est sobre de détails intimes dans ses Mémoires: il ne raconte pas son père ni sa mère; il ne raconte point les amours dont il se mêle; il conte en cinq lignes le chapitre de l'enfance et il arrive droit au déluge; je veux dire à l'histoire de ses plaudoirs et patrocinaux. »

« Je reconnais que M. Dupin est sobre de détails intimes dans ses Mémoires: il ne raconte pas son père ni sa mère; il ne raconte point les amours dont il se mêle; il conte en cinq lignes le chapitre de l'enfance et il arrive droit au déluge; je veux dire à l'histoire de ses plaudoirs et patrocinaux. »

« Je reconnais que M. Dupin est sobre de détails intimes dans ses Mémoires: il ne raconte pas son père ni sa mère; il ne raconte point les amours dont il se mêle; il conte en cinq lignes le chapitre de l'enfance et il arrive droit au déluge; je veux dire à l'histoire de ses plaudoirs et patrocinaux. »

« Je reconnais que M. Dupin est sobre de détails intimes dans ses Mémoires: il ne raconte pas son père ni sa mère; il ne raconte point les amours dont il se mêle; il conte en cinq lignes le chapitre de l'enfance et il arrive droit au déluge; je veux dire à l'histoire de ses plaudoirs et patrocinaux. »

« Je reconnais que M. Dupin est sobre de détails intimes dans ses Mémoires: il ne raconte pas son père ni sa mère; il ne raconte point les amours dont il se mêle; il conte en cinq lignes le chapitre de l'enfance et il arrive droit au déluge; je veux dire à l'histoire de ses plaudoirs et patrocinaux. »

« Je reconnais que M. Dupin est sobre de détails intimes dans ses Mémoires: il ne raconte pas son père ni sa mère; il ne raconte point les amours dont il se mêle; il conte en cinq lignes le chapitre de l'enfance et il arrive droit au déluge; je veux dire à l'histoire de ses plaudoirs et patrocinaux. »

« Je reconnais que M. Dupin est sobre de détails intimes dans ses Mémoires: il ne raconte pas son père ni sa mère; il ne raconte point les amours dont il se mêle; il conte en cinq lignes le chapitre de l'enfance et il arrive droit au déluge; je veux dire à l'histoire de ses plaudoirs et patrocinaux. »

« Je reconnais que M. Dupin est sobre de détails intimes dans ses Mémoires: il ne raconte pas son père ni sa mère; il ne raconte point les amours dont il se mêle; il conte en cinq lignes le chapitre de l'enfance et il arrive droit au déluge; je veux dire à l'histoire de ses plaudoirs et patrocinaux. »

« Je reconnais que M. Dupin est sobre de détails intimes dans ses Mémoires: il ne raconte pas son père ni sa mère; il ne raconte point les amours dont il se mêle; il conte en cinq lignes le chapitre de l'enfance et il arrive droit au déluge; je veux dire à l'histoire de ses plaudoirs et patrocinaux. »

« Je reconnais que M. Dupin est sobre de détails intimes dans ses Mémoires: il ne raconte pas son père ni sa mère; il ne raconte point les amours dont il se mêle; il conte en cinq lignes le chapitre de l'enfance et il arrive droit au déluge; je veux dire à l'histoire de ses plaudoirs et patrocinaux. »

« Je reconnais que M. Dupin est sobre de détails intimes dans ses Mémoires: il ne raconte pas son père ni sa mère; il ne raconte point les amours dont il se mêle; il conte en cinq lignes le chapitre de l'enfance et il arrive droit au déluge; je veux dire à l'histoire de ses plaudoirs et patrocinaux. »

« Je reconnais que M. Dupin est sobre de détails intimes dans ses Mémoires: il ne raconte pas son père ni sa mère; il ne raconte point les amours dont il se mêle; il conte en cinq lignes le chapitre de l'enfance et il arrive droit au déluge; je veux dire à l'histoire de ses plaudoirs et patrocinaux. »

« Je reconnais que M. Dupin est sobre de détails intimes dans ses Mémoires: il ne raconte pas son père ni sa mère; il ne raconte point les amours dont il se mêle; il conte en cinq lignes le chapitre de l'enfance et il arrive droit au déluge; je veux dire à l'histoire de ses plaudoirs et patrocinaux. »

« Je reconnais que M. Dupin est sobre de détails intimes dans ses Mémoires: il ne raconte pas son père ni sa mère; il ne raconte point les amours dont il se mêle; il conte en cinq lignes le chapitre de l'enfance et il arrive droit au déluge; je veux dire à l'histoire de ses plaudoirs et patrocinaux. »

« Je reconnais que M. Dupin est sobre de détails intimes dans ses Mémoires: il ne raconte pas son père ni sa mère; il ne raconte point les amours dont il se mêle; il conte en cinq lignes le chapitre de l'enfance et il arrive droit au déluge; je veux dire à l'histoire de ses plaudoirs et patrocinaux. »

« Je reconnais que M. Dupin est sobre de détails intimes dans ses Mémoires: il ne raconte pas son père ni sa mère; il ne raconte point les amours dont il se mêle; il conte en cinq lignes le chapitre de l'enfance et il arrive droit au déluge; je veux dire à l'histoire de ses plaudoirs et patrocinaux. »

« Je reconnais que M. Dupin est sobre de détails intimes dans ses Mémoires: il ne raconte pas son père ni sa mère; il ne raconte point les amours dont il se mêle; il conte en cinq lignes le chapitre de l'enfance et il arrive droit au déluge; je veux dire à l'histoire de ses plaudoirs et patrocinaux. »

« Je reconnais que M. Dupin est sobre de détails intimes dans ses Mémoires: il ne raconte pas son père ni sa mère; il ne raconte point les amours dont il se mêle; il conte en cinq lignes le chapitre de l'enfance et il arrive droit au déluge; je veux dire à l'histoire de ses plaudoirs et patrocinaux. »

« Je reconnais que M. Dupin est sobre de détails intimes dans ses Mémoires: il ne raconte pas son père ni sa mère; il ne raconte point les amours dont il se mêle; il conte en cinq lignes le chapitre de l'enfance et il arrive droit au déluge; je veux dire à l'histoire de ses plaudoirs et patrocinaux. »

« Je reconnais que M. Dupin est sobre de détails intimes dans ses Mémoires: il ne raconte pas son père ni sa mère; il ne raconte point les amours dont il se mêle; il conte en cinq lignes le chapitre de l'enfance et il arrive droit au déluge; je veux dire à l'histoire de ses plaudoirs et patrocinaux. »

« Je reconnais que M. Dupin est sobre de détails intimes dans ses Mémoires: il ne raconte pas son père ni sa mère; il ne raconte point les amours dont il se mêle; il conte en cinq lignes le chapitre de l'enfance et il arrive droit au déluge; je veux dire à l'histoire de ses plaudoirs et patrocinaux. »

« Je reconnais que M. Dupin est sobre de détails intimes dans ses Mémoires: il ne raconte pas son père ni sa mère; il ne raconte point les amours dont il se mêle; il conte en cinq lignes le chapitre de l'enfance et il arrive droit au déluge; je veux dire à l'histoire de ses plaudoirs et patrocinaux. »

« Je reconnais que M. Dupin est sobre de détails intimes dans ses Mémoires: il ne raconte pas son père ni sa mère; il ne raconte point les amours dont il se mêle; il conte en cinq lignes le chapitre de l'enfance et il arrive droit au déluge; je veux dire à l'histoire de ses plaudoirs et patrocinaux. »

« Je reconnais que M. Dupin est sobre de détails intimes dans ses Mémoires: il ne raconte pas son père ni sa mère; il ne raconte point les amours dont il se mêle; il conte en cinq lignes le chapitre de l'enfance et il arrive droit au déluge; je veux dire à l'histoire de ses plaudoirs et patrocinaux. »

« Je reconnais que M. Dupin est sobre de détails intimes dans ses Mémoires: il ne raconte pas son père ni sa mère; il ne raconte point les amours dont il se mêle; il conte en cinq lignes le chapitre de l'enfance et il arrive droit au déluge; je veux dire à l'histoire de ses plaudoirs et patrocinaux. »

« Je reconnais que M. Dupin est sobre de détails intimes dans ses Mémoires: il ne raconte pas son père ni sa mère; il ne raconte point les amours dont il se mêle; il conte en cinq lignes le chapitre de l'enfance et il arrive droit au déluge; je veux dire à l'histoire de ses plaudoirs et patrocinaux. »

« Je reconnais que M. Dupin est sobre de détails intimes dans ses Mémoires: il ne raconte pas son père ni sa mère; il ne raconte point les amours dont il se mêle; il conte en cinq lignes le chapitre de l'enfance et il arrive droit au déluge; je veux dire à l'histoire de ses plaudoirs et patrocinaux. »

« Je reconnais que M. Dupin est sobre de détails intimes dans ses Mémoires: il ne raconte pas son père ni sa mère; il ne raconte point les amours dont il se mêle; il conte en cinq lignes le chapitre de l'enfance et il arrive droit au déluge; je veux dire à l'histoire de ses plaudoirs et patrocinaux. »

« Je reconnais que M. Dupin est sobre de détails intimes dans ses Mémoires: il ne raconte pas son père ni sa mère; il ne raconte point les amours dont il se mêle; il conte en cinq lignes le chapitre de l'enfance et il arrive droit au déluge; je veux dire à l'histoire de ses plaudoirs et patrocinaux. »

« Je reconnais que M. Dupin est sobre de détails intimes dans ses Mémoires: il ne raconte pas son père ni sa mère; il ne raconte point les amours dont il se mêle; il conte en cinq lignes le chapitre de l'enfance et il arrive droit au déluge; je veux dire à l'histoire de ses plaudoirs et patrocinaux. »

« Je reconnais que M. Dupin est sobre de détails intimes dans ses Mémoires: il ne raconte pas son père ni sa mère; il ne raconte point les amours dont il se mêle; il conte en cinq lignes le chapitre de l'enfance et il arrive droit au déluge; je veux dire à l'histoire de ses plaudoirs et patrocinaux. »